

de vue particulier, n'ont subi aucun correctif par l'examen général des progrès accomplis. »

Ces observations, formulées avec une grande justesse, un tact et une délicatesse parfaits, ramènent à la mesure qui convient l'influence que doivent avoir sur les esprits toutes ces appréciations individuelles, inspirées, du reste, par les points de vue les plus divers et souvent par des intérêts personnels.

« Ce n'est pas que la plupart de leurs impressions ne soient exactes au point de vue particulier qui leur a donné naissance. J'ai moi-même signalé à Votre Excellence, dans plusieurs de mes rapports, la décroissance progressive d'influence dont est menacé le Gouvernement de l'Empereur Maximilien; j'en ai déjà indiqué les causes à plusieurs reprises et les renouvelle ici sommairement. Elles tiennent : au changement de politique désaffectionnant ceux mêmes qui avaient appelé l'Empereur au trône; à la remise du pouvoir entre des mains appartenant au parti extrême que nous combattons, politique extrêmement aventureuse dans n'importe quel pays et surtout dangereuse dans une contrée comme le Mexique où la trahison a toujours été à l'ordre du jour;

« A la révision des biens nationaux, problème qu'il fallait nécessairement résoudre et qui devait inévitablement créer un grand nombre de mécontents;

« Au renvoi de l'armée de beaucoup d'officiers dont la solde grévait inutilement le trésor et à la venue des soldats étrangers, beaucoup moins sympathiques à la population mexicaine que le soldat français;

« A la pénurie, enfin, du trésor mexicain, laissant dans la misère une population en grand nombre de veuves, d'estropiés, de retraités de tous les régimes, accoutumée à vivre aux frais de l'Etat.

« Toutes ces causes qui, en un an de temps, ont fait tomber l'enthousiasme réel avec lequel les souverains avaient

été accueillis, ont malheureusement aujourd'hui un sentiment général plus fort que la froideur.

« Ce résultat eût pu être évité avec une main plus pratique et plus ferme, avec une ligne de conduite plus nettement tracée.

« Néanmoins, il n'y a pas lieu de désespérer encore. L'esprit humain est prompt à se décourager alors qu'il s'est fait illusion et a rêvé des résultats magnifiques ! Quels sont donc les pays qui en une période d'un an ont passé de l'anarchie à une prospérité complète ?

« Laissons donc au jeune gouvernement que nous avons créé le temps nécessaire pour qu'il s'aperçoive de ses fautes et profite de son expérience acquise. »

Ces explications, tout empreintes d'amertume qu'elles fussent, laissent briller encore dans l'esprit de leur auteur quelques lueurs d'espoir qui, hélas ! devaient bientôt s'évanouir. D'ailleurs, les considérations fort justes qu'il expose sur la situation morale, prouvent surabondamment qu'on aurait tort de faire retomber sur le Maréchal tout le poids des événements qui ont suivi; car on ne peut vraiment pas lui reprocher l'incapacité absolue du souverain qu'on avait choisi pour régénérer ce pays !

On peut même ajouter, après l'examen attentif des dernières et si généreuses réflexions présentées par Bazaine à son gouvernement, qu'il est peut-être le dernier sur qui Maximilien eut dû oser faire retomber la responsabilité de ses malheurs et l'accuser de n'avoir pas soutenu sa cause comme il convenait. J'estime même qu'il a fallu au Maréchal une grande dose de dévouement et de magnanimité à l'égard de ce Prince pour tenir un pareil langage alors que l'opinion publique demandait qu'on en finisse. Aussi, après les attaques scandaleusement injustifiées dont cet homme a été l'objet, quelques mois plus tard, de la part de l'Impératrice Charlotte et de quelques généraux français, on est en droit de se demander où est la justice en ce monde ?

Dans ce rapport de fin juillet au ministre de la Guerre, le

Maréchal revenait sur la question américaine qui se dessinait de plus en plus dans un sens inquiétant. Malgré les assurances de neutralité venues de Washington, les troupes américaines envoyées au Texas augmentaient sans cesse; c'était maintenant 70.000 hommes. Et pourtant on ne pouvait admettre que de pareilles forces n'eussent pour objet que d'empêcher les Confédérés de passer sur le territoire mexicain; d'autant que ceux-ci, complètement désorganisés, ne formaient plus troupes. Plusieurs de leurs généraux même étaient déjà partis individuellement pour le Mexique, se rendant en Europe ou dans d'autres pays; notamment les généraux Kirley, Smith, Walker, Magruder, Allen, etc... Ce dernier, ex-gouverneur de la Sonora américaine, se proposait d'informer l'Empereur Maximilien qu'un grand nombre de familles du Texas, des meilleures, ruinées par la guerre, avaient l'intention d'émigrer au Mexique. On pouvait juger, par le mouvement qui se produisait alors, très légalement du reste, quelle eût été l'importance de celui qui se serait produit si le Gouvernement mexicain avait cru devoir accueillir l'immigration des familles sudistes. Le Maréchal adressa à ce sujet à son gouvernement les réflexions suivantes, assez suggestives à l'égard de la politique française.

« Il est probable qu'on aurait vu arriver au Mexique une émigration énorme qui aurait noyé l'élément mexicain et aurait rapidement changé la face de ce pays. C'était une politique hardie que l'Empereur n'a pas cru devoir adopter, et son entourage, peu sympathique aux étrangers, a dû prendre une grande part dans cette décision.

« Je dois, d'ailleurs, signaler à Votre Excellence le sentiment peu sympathique à la France que l'on prête aux Confédérés. Ce sentiment serait né, chez les Confédérés, après qu'ils se sont vus trompés dans l'attente d'un concours qu'ils espéraient de notre part.

« Cet espoir était d'autant plus sérieux chez eux qu'ils nous voyaient venir au Mexique et soutenir une cause ayant, à leurs yeux, une bien moins grande importance pour nous.

Ce sentiment, qu'on pourrait dire de rancune et qui est fortifié par l'esprit de convoitise naturel à tout Américain Nord ou Sud, m'est non seulement signalé de Washington, par M. de Montholon, mais encore par des lettres particulières venues de la Confédération. »

Je puis ajouter qu'il en a eu également la confirmation, à Mexico même, de la part des généraux sudistes qui s'y étaient arrêtés; j'en ai eu personnellement la preuve dans les nombreux entretiens que j'eus alors dans le salon de ma belle-mère avec le général Magruder, pourtant très sympathique à la France.

D'ailleurs, les réflexions du Maréchal à l'égard de ces sentiments sont vraiment intéressantes, car elles précisent le rôle que, dicté par son propre intérêt et celui du monde entier, la France devait remplir en soutenant la cause du Sud, qui était une cause d'indépendance encore plus sympathique que celle qu'elle avait soutenue lors de l'émancipation de la colonie anglaise de l'Amérique, puisqu'elle intéressait des contrées qui avaient été françaises.

Ce concours eût eu le précieux résultat d'enrayer l'essor de la doctrine Monroë et de changer totalement la face de nos affaires au Mexique. On savait bien que ce rôle était dans les vues de Napoléon III, mais ce souverain n'osa, ou ne put se déterminer, à prendre un parti qui aurait soulevé les colères de l'opposition française d'alors, plus soucieuse de ses passions aveugles que de son amour pour les intérêts de la France. Aussi, il était hardi de la part du maréchal Bazaine d'écrire ces lignes à son gouvernement, dont il ravivait les regrets.

D'autre part, les réflexions relatives à la colonisation qui complètent celles déjà formulées au ministre des Affaires étrangères sont pleines de justesse et de bon sens, car cette émigration pacifique était la renaissance du Mexique, d'autant que tous les émigrants ainsi offerts n'étaient plus les hordes que constituaient les soldats désarmés des légions confédérées, mais des familles entières de pionniers labo-

rieux et énergiques, des cultivateurs de race, habiles et expérimentés, qui avaient fait la richesse de la Louisiane, de la Floride, du Texas, et auraient mis en valeur les immenses territoires encore incultes du Mexique; c'était, enfin, la réalisation du grand projet que M. Gwin, appuyé par Napoléon III, avait proposé avec tant de constance, mais sans succès, au gouvernement de Maximilien; c'était encore et malheureusement l'abandon irrémédiable d'un des éléments de la solution possible de l'affaire mexicaine.

Cependant, bien qu'on ne fit, en faveur des Confédérés, rien qui put mécontenter leurs ennemis du Nord, les faits et gestes de ceux-ci commençaient à devenir inexplicables sinon encore inquiétants, et il convenait de s'en préoccuper sérieusement. En effet, quels que fussent en réalité les projets des Etats-Unis, en concentrant au Texas un nombre toujours croissant de troupes, on était obligé de reconnaître que cette armée, ainsi réunie sur la frontière et en présence de nos troupes, qu'elles fussent impériales ou françaises, n'était pas une armée ordinaire qu'un gouvernement tient dans la main et ne lance qu'à bon escient. On pouvait craindre de ce rapprochement les événements les plus imprévus de la part d'un tel rassemblement de gens en armes, soumis aux influences brutales et irréflechies d'une opinion publique surexcitée. Il convenait de remarquer, en outre, que cette armée était commandée par un des meilleurs généraux fédéraux.

Aussi, le Maréchal prit-il les mesures nécessaires pour n'être pas surpris par les événements et parer aux premières nécessités. Il en rend compte au ministre de la Guerre dans les termes suivants :

« Le stationnaire que j'ai placé à l'embouchure du *Rio grande* a l'ordre de surveiller le mieux possible tout ce qui se passe parmi les Fédéraux, d'observer tous les détails qui distinguent une armée envahissante d'une armée d'occupation et de me faire parvenir le plus rapidement possible l'avis de tout ce qui lui paraîtrait menaçant.

« Le général Douay se rend à San-Luis, siège de son grand commandement du Nord-Est. Le général de Castagny est arrivé à Durango, formant l'extrémité de notre front de bataille que nous présentons au Nord et qui se concentrerait très rapidement pendant que l'armée mexicaine, qui borde la frontière du Texas, ralentirait la marche de l'ennemi.

« Les officiers et les soldats confédérés commencent à abonder à Monterey. J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Excellence copie des instructions données à M. Roblès, ministre des travaux publics, qui est parti dernièrement pour Matamoros en qualité de commissaire impérial. Ces instructions, dont j'ai obtenu à grand peine la communication, ont un caractère de généralité qui n'échappera pas à Votre Excellence. J'ai ajouté des instructions particulières au colonel Jeanningros qui se trouve à Matamoros. Je lui ai prescrit de désarmer tout ce qui se présenterait et de renvoyer en arrière de notre première ligne française, à San-Luis ou à Durango, tout ce qui avait joué un rôle dans la Confédération. Nous éviterons ainsi l'inconvénient d'avoir au milieu de nos camps un foyer d'intrigues provoquant l'orage qui pourrait se former de l'autre côté de la frontière. »

Il n'était pas possible d'être plus prudent que l'était le Maréchal pour éviter tout prétexte à difficultés.

De tout ceci il ressortait l'évidence que, dans tout le Nord du Mexique, la situation n'était pas précisément satisfaisante. L'était-elle davantage dans les autres régions de l'Empire? Assurément non, si l'on s'en rapporte au sentiment de Maximilien lui-même qui, quelques jours seulement après les manifestations d'affection prodiguées par lui au maréchal Bazaine à l'occasion de son mariage, faisait écrire, le 29 juin, au cabinet politique du Maréchal, l'étonnante communication que je reproduis comme preuve de l'incohérence des idées et des sentiments de ce chef d'Etat.

« Je reçois des nouvelles fort alarmantes. Il faudra pourvoir à la sûreté de cette place importante de Guanajuato.

« Si le moindre scandale arrive, j'en rends responsable

le Maréchal. Il faut le dire nettement, notre situation militaire est des plus mauvaises; Guanajuato et Guadalajara sont menacés; la ville de Morelia est entourée d'ennemis; Acapulco est perdu et donne, par son excellente position, un chemin ouvert pour alimenter la guerre et pour fournir l'ennemi d'hommes et d'armes.

« Oajaca est presque dégarni; San-Luis de Potosi est en danger; du Nord, ne viennent pas de nouvelles; de manière que la position militaire est, je le répète, bien mauvaise, plus mauvaise que l'automne passé.

« On a perdu un temps précieux, on a ruiné le trésor public, on a ébranlé la confiance et tout cela parce qu'on a voulu faire croire à Paris que la guerre est glorieusement finie, que d'immenses territoires plus vastes que la France sont devenus calmes et paisibles.

« Donnant suite à ces rapports, complètement faux, on a rappelé une grande quantité de troupes; voulant ainsi gagner l'opposition, on a laissé un nombre insuffisant de soldats. D'un autre côté, on nous a fait dépenser des sommes énormes pour les mauvaises troupes auxiliaires, et en récompense d'immenses sacrifices pécuniaires, nous voyons les principales villes, centres de la richesse, menacées par des troupes audacieuses qu'on se plaît à appeler *Ladrones* (valeurs), mais qui montrent un talent militaire très remarquable, profitant immédiatement des grandes faiblesses de notre position. J'appelle votre attention sur deux questions sérieuses : l'insuffisance des troupes et les sommes inouïes que cette longue et malheureuse guerre engloutit.

« Le point le plus important, pour le moment, est d'assurer les grandes villes. La perte de Guanajuato serait un malheur irréparable; la prise de Morelia, un scandale sans nom.

« A propos de Morelia, je me rappelle très bien les promesses qu'on m'avait faites l'année dernière. On parlait comme à présent du temps des pluies. On disait que l'hiver tout irait bien. On faisait mille promesses aux malheureuses

populations. Il s'est passé une année et nous voilà dans la position la plus déplorable. »

On reste confondu en lisant un pareil factum, tissu de récriminations, de reproches, dont le moindre défaut est le ton hautain, dédaigneux, incorrect, à l'égard d'une aussi haute personnalité, d'un homme aussi dévoué et, en somme, à qui ce souverain doit tout, même sa sécurité personnelle du moment.

Le plus grave, c'est le manque de jugement, de mesure, de logique et d'équité qu'on trouve à chaque récrimination, car l'Empereur est le seul, l'unique auteur de la situation qu'il critique, des événements qu'il reproche ou qu'il redoute. En somme, il tire sur lui-même. Enfin, la note la plus déplacée, la plus maladroite, je dirai même inconvenante, ressort des griefs acerbes et sournois qu'il adresse indirectement à Napoléon III et au Gouvernement français, dans cette phrase qui révèle tout son dépit, celui de l'Impératrice surtout, et enfin de son entourage, au sujet du départ récent du premier échelon des troupes rentrées en France : « Donnant suite à ces rapports *complètement faux*, on a rappelé une grande quantité de troupes, *voulant ainsi gagner l'opposition*; d'un autre côté, on nous a fait dépenser des sommes énormes pour les mauvaises troupes auxiliaires... » Quelle aberration et quelle ingratitude indigne de ce Prince !

Si le Maréchal était, par devoir, impuissant à relever comme il convenait cette offense impériale, il semble que le doigt vengeur d'une justice mystérieuse se soit plu à châtier sur-le-champ une action si abominable.

En effet, le lendemain 30 juin, le Préfet politique de Morelia, cette capitale sur le sort de laquelle Maximilien déverse ses derniers flots d'amertume et de son impertinente ironie; ce préfet, dis-je, lui adressait la lettre vengeresse que voici :

« Sire,

« La marche politique que Votre Majesté a cru devoir imprimer à son gouvernement n'a pas répondu au grand but que Votre Majesté se proposait sans doute en l'adoptant; tout au contraire, les populations l'ont vue avec une extrême défiance et les révolutionnaires avec un dédain marqué. L'enthousiasme des premières est éteint; elles sont tombées dans l'indifférence, d'où elles passeront à l'aversion.

« La révolution, dont les titres ont été reconnus par Votre Majesté de la façon la plus explicite et la plus solennelle, méprise les concessions, parce qu'elle se croit autorisée à les regarder comme de justes réparations qui lui sont dues. Elle marche à son but, rien ne l'arrête, et peut-être triomphera-t-elle dans ce département. Ce n'est pas qu'elle soit forte par le pouvoir des armes; sa force est dans la faiblesse du gouvernement. Celui-ci n'a pas de pensée fixe, il n'a pas d'ensemble dans ses mesures; l'opportunité et l'unité d'action manquent dans tout. En un mot, Sire, on cherche en vain l'intelligence supérieure qui dirige, la volonté ferme qui décide, la main vigoureuse qui exécute; le chaos est la conséquence forcée.

« Telle est la situation du Michoacan. Il convient à mon devoir comme autorité, à ma loyauté comme homme d'honneur, de l'exprimer franchement à Votre Majesté, en insistant, pour la quatrième fois, sur la démission que je donne de la Préfecture politique. Je prie Votre Majesté de l'accepter pour me sauver au moins du ridicule, qui est le sort réservé aux fonctionnaires publics de ce malheureux département.

« Le Préfet politique de Morelia,

« ANTONIO DEL MORAL. »

Quelle leçon pour un chef d'Etat, pour un fondateur d'Empire, infligée par un de ses plus hauts fonctionnaires politiques, par un de ceux qui étaient le plus dévoués à sa

cause et qui, par la noblesse de son attitude et la droiture courageuse de ses sentiments, prouve qu'il était un de ses meilleurs, des plus sûrs et des plus énergiques soutiens! Cette lettre, d'un défenseur qui brise son épée plutôt que de la laisser ternir, n'est pas seulement un réquisitoire, c'est une condamnation.

Ce Senior del Moral était un homme comme il en aurait fallu beaucoup à Maximilien, si toutefois ce Prince avait été capable de les comprendre. Ce qu'il y a, enfin, de plus grave dans cet incident, ainsi, du reste, que le Maréchal le signala dans son rapport du 28 juillet, c'est que les sentiments exprimés par ce fonctionnaire étaient partagés par la plupart de ses collègues.

Quelque dure qu'ait été la leçon, il ne semble pas que l'Empereur l'ait comprise, puisque, quelque temps après, il s'en attira une deuxième encore plus caractéristique, qui émanait d'un de ses plus dévoués et plus fidèles serviteurs, un de ceux et des principaux, venus d'Europe pour soutenir par l'épée son trône et sa couronne : ce fut le colonel Van der Smissen, commandant la légion belge, la garde de l'Impératrice Charlotte.

La page d'histoire qui a été la cause indirecte de l'incident auquel je fais allusion est trop honorable pour la brave légion belge et son digne chef pour que je ne la fasse pas revivre. D'autant que les événements se passent dans cette province dont Morelia, la capitale, tient tant au cœur de l'Empereur et lui inspirent les reproches amers qu'il adresse au Maréchal.

C'est dans cette région que, quelques semaines auparavant, un détachement belge avait subi un échec désastreux qui, du reste, avait été vigoureusement vengé par le colonel de Potier. Aussi cette répression semblant devoir assurer un calme tout au moins relatif dans le pays, le Maréchal avait retiré, pour la porter ailleurs, la garnison française de Morelia et confié le commandement des forces belges et mexicaines qui y restaient au colonel Van der Smissen, au-

quel il envoya des instructions si nettes, si précises, si conformes aux principes d'art militaire qui s'imposaient, que je crois devoir les reproduire, car elles prouvent combien étaient peu fondées les récriminations de Maximilien à l'égard de Morelia et avec quel soin et quelle prudence le Maréchal inspirait ses lieutenants; enfin, parce qu'elles ont conduit le colonel Van der Smissen à un éclatant succès, qui fut une gloire pour le corps belge.

« Etat-major général, 15 juin.

« Mon cher Colonel. — J'ai reçu, aujourd'hui, vos dépêches du 8 et du 12 juin. J'approuve les mesures que vous avez prises pour organiser à Morelia un réduit dont l'étendue soit en rapport avec la force de la garnison. C'est un travail que j'avais ordonné depuis longtemps et que je suis bien aise de voir en bonne voie d'exécution. Je vous félicite du soin que vous y avez mis.

« Depuis que vous m'avez écrit les deux lettres précitées, vous avez dû recevoir quelques renforts..... Je crois que la situation de Morelia ne doit plus donner d'inquiétudes.

« Quant à ce qui concerne les opérations à entreprendre contre les dissidents, je crois vous avoir déjà dit, qu'il ne fallait pas y songer en ce moment; la saison n'est pas favorable. Nous devons nous borner à rester sur la défensive, sauf le cas où l'ennemi viendrait menacer des points à votre portée. Je partage donc votre opinion au sujet de la dispersion des forces du général Tapia. Il importe de les concentrer et de s'établir solidement à Patzcuaro. Je crois qu'on peut aussi occuper Uruapan dont le réduit est assez bon et où les troupes mexicaines ont déjà résisté aux bandes de Regules. Quant aux points d'Ario et de Taretan, je crois qu'il faudrait les évacuer pour ne pas compromettre la garnison que vous y laisserez. Je sais combien il est pénible d'abandonner les villes qui nous sont restées fidèles jusqu'à ce jour et d'où nous tirons des ressources importantes;

aussi je ne veux pas vous donner l'ordre formel de retirer les garnisons que vous y avez. Vous jugerez vous-même la situation, tout en ne perdant pas de vue que le premier intérêt que vous avez à soigner c'est celui de vos troupes. Vous me ferez connaître le parti auquel vous vous serez arrêté.

« N'oubliez pas que je tiens essentiellement à ce que vos troupes soient réparties de telle façon que vous puissiez toujours être en mesure d'organiser une colonne mobile. C'est très important, car il faut qu'on voie que vous ne resterez pas dans votre réduit de Morélia, et que, s'il se présente une occasion de faire un bon coup dans un rayon assez limité, vous puissiez le faire.

« Recevez, mon cher Colonel, l'assurance de ma considération très distinguée.

« Le Maréchal, commandant en chef,

« BAZAINE. »

Quelques jours après cette lettre, le 19 juin, les dissidents ayant recommencé leurs agressions et menacé Uruapan, le colonel belge partit de Morelia avec une colonne mobile fortement constituée, ayant une partie de sa légion comme noyau, et entra en expédition. En même temps, d'après des ordres du Maréchal venus de Mexico, le colonel Clinchant partait d'un autre point de la province avec une colonne de zouaves, de hussards et de cavalerie mexicaine. Il entra aussi en opération contre ces ennemis inépuisables qui semblaient sortir de terre; et, quelques jours après, se mettant en relations avec le colonel Van der Smissen, lui envoyait des instructions pour coordonner leurs opérations respectives et rejeter tout au moins l'ennemi dans les Terres Chaudes, au cas où on ne pourrait l'aborder pour le détruire. Ces opérations se poursuivirent habilement, si bien que le 16 juillet, après quelques mouvements hardis et des feintes bien conduites, le colonel Van der Smissen parvint à joindre la principale colonne ennemie, commandée par les

fameux Regules et Arteaga, les plus vigoureux chefs juaristes, colonne de 4.000 hommes avec de l'artillerie qui portait le nom pompeux d'Armée du Centre. Les généraux juaristes, confiants dans leur énorme supériorité numérique, attendirent l'attaque à la Loma, sur une très forte position. Les dispositions furent bien prises, le combat habilement, crânement conduit et mené avec une telle vigueur que rien ne put résister à l'entrain des Belges et des Mexicains combattant côte à côte. Malgré une très belle résistance et des retours offensifs énergiques, la fameuse armée d'Arteaga fut culbutée, mise en pleine déroute et poursuivie pendant deux heures. L'attaque fut tellement impétueuse qu'il y eut dans les pertes des disproportions extraordinaires. L'ennemi laissa 3 ou 400 morts, les Belges ne perdirent que 30 officiers ou hommes de troupes. Les trophées étaient des plus honorables : 200 prisonniers, toute l'artillerie, un drapeau et des centaines de fusils.

Une tache seule se produisit : un colonel mexicain, le senior Mendez, à qui le colonel Van der Smissen avait, dès le début du combat, confié une mission spéciale et importante sur un des flancs, disparut pendant l'action avec sa cavalerie et fit défaut quand on l'appela pour la poursuite. On ne le vit reparaitre que le soir, plusieurs heures après la bataille. Il avait vulgairement fichu le camp, par peur évidemment, à moins que ce ne fût par trahison ; ces deux mobiles se voyaient assez fréquemment dans ces troupes.

Le colonel Van der Smissen eut l'excessive bienveillance de ne pas traiter ce joli soldat comme il le méritait. C'eût été un officier belge, il l'aurait traduit en conseil de guerre ; mais à l'égard d'un Mexicain, il fallait prendre des gants. Malgré cette précaution, l'aventure lui coûta cher. C'est ici que se greffe l'incident qui se produisit entre l'Empereur et le colonel belge.

Dès les premiers jours d'août, ce chef victorieux était de retour à Morelia, chef-lieu de son commandement ; il y reçut de l'Empereur une lettre remplie de félicitations en

termes empoulés et banals où il l'assurait qu'il saurait récompenser comme ils le méritaient ses braves soldats, mais pour lui, rien !

D'autre part, le 25 août, lui arrivaient les témoignages les plus flatteurs des colonels Clinchant et de Potier, avec lesquels il venait successivement de faire campagne et enfin, il fut informé par le Maréchal qu'il le nommait officier de la Légion d'honneur. Notre croix ne pouvait être mieux placée sur la poitrine d'un officier étranger.

Mais le revers de la médaille apparut le lendemain, sous la forme d'une communication du ministre de la Guerre mexicain lui faisant connaître que le colonel Mendez était nommé général et investi du commandement supérieur du Michoacan, que lui, colonel Van der Smissen, qui était son chef, devenait ainsi son subordonné et passait sous les ordres d'un officier qui s'était déshonoré en désertant le champ de bataille avec sa troupe. Cette mesure antipolitique, antimilitaire, antimorale même, était indigne et on a peine à comprendre que Maximilien ait pu la signer. Quelle aberration !

Le coup fut dur et cruellement senti par tous les officiers du corps belge, surtout par leur chef, directement atteint. Je laisse à cet officier le soin, par sa plume, d'exprimer lui-même avec une ironique amertume les impressions qu'il ressentit.

« Je m'étais, sans faire la moindre observation, soumis à l'autorité du général de division Vicente Rivas, que je n'ai, en vérité, jamais vu et que je ne connaissais que par ses demandes de situations ; mais passer de la sorte, sous les ordres d'un ancien tailleur qui maniait encore ses aiguilles lorsque j'étais déjà capitaine et depuis longtemps chevalier de la Légion d'honneur ; que le Maréchal avait placé sous ma direction et qui venait de se conduire au combat de la Loma ainsi qu'il a été expliqué ; c'était trop fort !

« J'offris ma démission et tous les officiers de la légion belge firent de même... »